

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Échanger sur l'entrée dans la période de l'adolescence et ce qu'elle donne de nouveau à affronter, ressentir, désirer... En quoi les rapports entre filles et garçons changent-ils alors ?
- Dans ce film sensuel, relever en quoi le regard, le goût et le toucher sont mis en avant dans ce qui se joue. L'odorat également, mais dans une optique insolite : des odeurs désagréables assoient paradoxalement la complicité entre les deux protagonistes !
- L'irruption soudaine de Siri, la petite sœur, finit par s'avérer gênante : quel regard les élèves portent-ils sur leurs cadets ? Ont-ils des exemples de moments où ils en ont été gênés eux aussi par leur présence ?
- Visiter une exploitation agricole ou faire venir en classe un éleveur pour découvrir les différentes tâches qu'implique l'élevage bovin.
- S'intéresser au pays d'origine du film, la Finlande, sa géographie, son climat, son histoire et les traditions de ses habitants.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

I LOVE ANNA / RAKASTAN ANNAN

FINLANDE / 10'

de Joonas Rutanen

Santeri observe les garçons plus âgés conduire leurs motos et voudrait faire partie de leur monde. Il se coiffe et part retrouver son amie Anna. Chez Anna, l'anarchie de l'enfance rencontre la puberté.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



L'inspiration de Joonas Rutanen se concentre sur l'âge des premiers émois amoureux, à la sortie de l'enfance et tandis que l'avènement de la puberté et son bouillonnement hormonal bouleversent les jeunes esprits, laissant apparaître des sensations jusqu'alors inconnues.

Son premier parti pris artistique est de s'approcher au plus près de ses personnages, sans forcément recourir au dialogue. Les gestes, les regards, les détails en apparence insignifiants prennent dès lors une importance capitale, ce qui semble la plus pertinente des approches pour cerner des motifs aussi fugaces et mystérieux que ces émotions inédites, mal maîtrisées par ceux qui en sont l'objet.

La narration est tournée vers le jeune Santeri, treize ans, qui s'aperçoit ressentir envers Anna, le même âge, quelque chose de nouveau pour lui. On ne saurait dire si les deux pré-adolescents se connaissent depuis longtemps lorsque quand le garçon rend visite à son amie, à la ferme de ses parents. Cet épisode intervient très tôt dans le film (à 1'12), après une introduction en trois moments : Santeri au milieu d'un groupe masculin, parmi les motards, puis chez lui dans la pénombre, couché et pensif (alors que s'inscrit à l'écran le titre du film, comme une bulle de bande dessinée), enfin s'appliquant du gel sur les cheveux afin de se « faire beau » pour sortir...

Un choix empreint d'ironie s'attache à la première vision que l'on a d'Anna, loin d'une image de Lolita tentatrice : au-delà de sa blondeur éclatante, emblématiquement nordique, Anna est toute à ses travaux agricoles, vêtue d'une chemise à carreaux informe et de grandes bottes de caoutchouc – il existe de plus aguichantes tenues ! Un certain décalage est ainsi posé : certes jolie, Anna n'est en rien l'habituelle reine

du collège des teenage movies américains et Santeri n'est pas davantage un beau gosse sportif et charismatique dominant les autres. Dès la scène d'ouverture, il est d'ailleurs rudoyé par un garçon plus âgé et son visage, avec ses « bonnes joues », est encore enfantin.

Cette dimension s'affirme un peu plus lors de la séquence de jeux qui s'improvisent avec Anna après qu'elle l'ait invité chez elle (en le prenant par la main, détail encourageant pour le garçon). On joue alors aux



« grands », en ajoutant une bonne lichette d'alcool à un verre de lait, tout en faisant les fous, en riant pour un rien et en faisant des grimaces en transparence du rideau de douche. Il y a comme une dualité dans les comportements, symptomatique de cette époque de transition d'un âge à l'autre. Un tiraillement s'affirme entre l'attachement à l'insouciance des années passées à s'amuser et à rire de tout d'une part, la naissance de gestes et de désirs mystérieux de l'autre. La proximité des deux héros sur un mode ludique prend une tournure sensuelle : les corps se rapprochent, quoique séparés – à la fois concrètement et symboliquement – par le rideau. Une frontière ténue que Santeri entreprend de franchir – en un premier geste d'homme ? – et de se



tenir au plus près de celle qui l'attire tant. L'instant est comme suspendu, les sens sont en éveil et la tentation du toucher est rapidement plus forte que toute réserve.

Filmée en plans rapprochés, réunissant volontiers les deux enfants dans le cadre, la scène montre aussi une certaine métamorphose d'Anna, plus féminine et même lascive, avec ses cheveux lâchés, son épaule dénudée et la bretelle apparente de son soutien-gorge. On se retrouve d'un coup davantage dans une imagerie liée à un monde d'adultes. Le sein d'Anna découvert et effleuré par Santeri apparaît même à l'écran, avec pudeur et tact dans le regard, la voile translucide du rideau ménageant une nécessaire distance.

Une drôlerie de ton resurgit avec l'irruption de la sœur cadette d'Anna, désireuse de satisfaire une envie pressante et empêchant l'inéluctable premier baiser de se produire. Le film joue joyeusement des codes romantiques, mais se conclut sur une note optimiste : Anna rejoint son chevalier servant, alors que la nuit est tombée, et c'est elle qui brise la gêne de l'instant en lui tendant sa main. Mais les filles ne sont-elles pas généralement moins gauches et

timides que les garçons en ces moments d'intime révélation ?

Joonas Rutanen est un scénariste et réalisateur finlandais installé à Helsinki. Diplômé de l'école des beaux-Arts de Turku, où il avait tourné *See Me*, son film de fin d'études, il a continué de travailler sur le thème des premiers émois avec son premier court métrage professionnel, *On Your Lips* (« Sur tes lèvres », 2013), qui a remporté le Kettu Award du meilleur court métrage au Festival du court métrage d'Helsinki en 2013. Tout en développant un projet de premier long métrage, *The Mall*, Joonas Rutanen signe un nouveau court concluant sa trilogie, *I Love Anna*, qui a été présenté dans plusieurs festivals internationaux, parmi lesquels Tampere ou Vancouver.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Quels sont les choses les plus difficiles à avouer à ses camarades de classe et qui incitent à mentir et à inventer une réalité plus favorable ? Qui a déjà été tenté par de telles extrémités ?
- Proposer une rédaction sur un récit imaginaire de ses dernières vacances, totalement inventées pour épater les autres élèves.
- Quelles autres pistes pourraient être ouvertes par le début du film, lorsqu'on découvre un policier au milieu de l'appartement de Matilde ? Dans quel genre de film peut-on penser entrer ?
- En quoi la représentation du quartier de cité présumée où s'est installée Matilde diffère-t-elle de ce qu'on peut connaître en France ? Quels sont les éléments précis qui semblent s'en distinguer ?
- Découvrir qui était Almeida Garrett, l'auteur romantique étudié en classe de portugais par les élèves de la classe de Matilde, et des extraits de son œuvre.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

RAMPA
PORTUGAL / 16'

de Margarida Lucas

Lorsque ses parents divorcent et qu'elle est forcée de déménager dans un quartier pauvre à l'autre bout de la ville, Mathilde, jeune lycéenne de la classe moyenne de Lisbonne, se trouve à un tournant de sa vie.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le titre du premier film de Margarita Lucas signifie « pente » en français et c'est un motif qui se trouve en effet au centre de sa narration, d'un point de vue métaphorique, mais aussi parfois géographique.

Remonter la pente, c'est selon une expression consacrée, ce qui attend Matilde et sa famille après l'expulsion de leur logement. La première scène du film met en scène l'événement, traduisant une certaine confusion sur place et la sidération de l'adolescente lorsqu'elle constate que l'appartement familial a été investi au matin par de multiples inconnus le vidant de son contenu sous l'autorité d'un policier. C'est comme un épisode de somnambulisme pour la jeune fille qui traverse, hagarde, les couloirs, la caméra collant à ses pas en un plan-séquence étourdissant suggérant l'écroulement d'un monde : le sien. Ce qui se joue confirme l'impression ressentie à travers le tout premier plan : un lit est visible dans le champ tandis que la sonnette retentit ; on a peine à percevoir la présence de la jeune fille couchée sous les draps et parmi les coussins, comme si son existence était désormais placée sous le sceau d'une interrogation, d'une suspension.

C'est une chronique du déclassement social qui s'ouvre et le fil de l'intrigue en laisse peu à peu découvrir les raisons : Matilde et ses deux frères vivent avec leur mère, séparée de leur père, et comme ce dernier ne s'acquiesce pas de ses pensions alimentaires, il a plongé la famille dans d'insolubles difficultés économiques. Le choc se traduit concrètement pour Matilde par un nouvel appartement en HLM et dans un quartier excentré, sans charmes et qui l'oblige à marcher plus longtemps pour reprendre le chemin du lycée après des vacances qu'elle décrit, en mentant, comme idylliques à ses amies. Honteuse de ce qui lui arrive, surtout vis-à-vis de Madalena, qui appar-

tient visiblement à un milieu bourgeois, Matilde s'invente un séjour en Inde, dans un hôtel cinq étoiles... Elle ne soutiendra pas longtemps ce mensonge, saisissant le biais d'une rédaction de rentrée pour dévoiler la vérité publiquement, alors que tous les regards sont tournés vers elle. Madalena



apprend ainsi ce qui s'est passé durant l'été – les serrures changées, le déménagement précipité, le traumatisme durable...

Le motif de la pente resurgit géographique au fil des trajets à pied de Matilde : elle redescend vers son nouveau logement à la sortie de l'école. Un travelling la suit ainsi le long de la route, les HLM occupant le fond du champ. On suppose que l'action prend place à Lisbonne, dont la typographie est très vallonnée d'un quartier à l'autre. Sans doute Matilde a-t-elle quitté un quartier cossu tout en demeurant dans son lycée, histoire de ne pas perdre tous ses repères... Et si son immeuble est désormais dans ce qu'on pourrait considérer être une cité selon des critères urbains français, elle semble assez paisible, même si la population est un peu différente, davantage liée à des couches populaires métissées.

Juste en face de sa fenêtre, Matilde est d'ailleurs d'emblée confrontée à l'hostilité



d'une jeune fille de son âge, qui la rudoie verbalement tout en semblant lui envoyer un nouveau reflet, comme dans un miroir qui se serait modifié. À la fin du film, pourtant, l'adolescente revêche change de comportement et aborde Matilde afin de faire sa connaissance. Cette dernière portant son uniforme scolaire plutôt strict alors que Susanna – c'est son prénom – est en short en jean et en débardeur, un contraste évident s'établit entre les deux jeunes filles et leurs milieux d'origine. Mais Susanna entreprend d'abolir la distance grâce à une blague mimée plutôt salace, avec succès puisque Matilde en rit et un dernier plan général la montre répétant à son tour l'espièglerie, preuve qu'elle s'habitue à sa nouvelle vie et qu'elle trouve sans doute une nouvelle amie, plus spontanée et drôle que la chichiteuse Madalena. C'est donc sur une note optimiste que se ferme cette chronique adolescente originale, qui privilégie la justesse de sa toile de fond sociale aux motifs sentimentaux trop souvent convoqués d'ordinaire.

De nationalité portugaise, Margarida Lucas est née en 1983 à Lisbonne. Elle a étudié à Londres et Barcelone. Elle s'est installée à New York et a réalisé deux courts métrages en 2015 : *Rampa* et *Cartas*. Également monteuse, elle a travaillé à ce titre sur deux films de Gabriel Abrantes en 2016 : *A Brief History of Princess X* (coréalisé par Francesco Cipriano) et *The Hunchback* (coréalisé par Ben Rivers).

Rampa a remporté le prix du meilleur réalisateur au festival de Vila de Conde et celui du meilleur court métrage de fiction aux Sophia Awards, les César portugais, en 2016. En France, il a été présenté aux festivals d'Aubagne et de Nice.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Récouter des articles de presse sur la jungle de Calais, découvrir la réalité de la vie quotidienne en son sein, l'état d'esprit de ceux qui y séjournent, les témoignages de ceux qui tentent de leur venir en aide, etc.
- Étudier le contexte d'écriture du poème *Refugee Blues* et les mouvements de populations consécutifs à l'expansion de l'Allemagne nazie dans les années 1930.
- Lire à plusieurs voix une traduction française du poème de W. H. Auden, puis le commenter collectivement.
- Chercher sur internet des photos témoignant des mouvements de migration dans le monde et les décrire en cherchant à imaginer ce qui se passe alors dans l'esprit de ceux qu'on peut y voir...
- Rebondir sur le titre du film pour explorer ce genre musical particulier qu'est le blues, aux origines liées directement au déracinement, celui des populations afro-américaines réduites en esclavage dans les champs de coton. Faire découvrir certains de ses grands artistes et de ses standards.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

REFUGEE BLUES

ROYAUME-UNI / 6'

de Stephan Bookas et Tristan Daws

Au rythme du poème de W.H. Auden, *Refugee Blues* présente une journée dans « la jungle », le camp de réfugiés aux abords de Calais.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



La forme du poème documentaire n'est pas parmi les plus fréquemment visitées par le court métrage, malgré l'évidence de cette forme « ramassée ». Tristan Daws et Stephan Bookas ont opté pour ce procédé afin d'évoquer l'une des questions majeures de notre époque, la crise des migrants, et son symbole le plus fort et le plus emblématique : la situation de la ville de Calais et de sa désormais fameuse « jungle ».

Située sur la côte nord du département du Pas-de-Calais, c'est la cité la plus proche de l'Angleterre et le principal nœud de liaison avec l'île, ce qui attire et concentre tous les aspirants à la traversée, bloqués par la Manche après généralement de très longs périple effectués à travers les pays et/ou la Méditerranée depuis l'Afrique ou le Moyen-Orient. L'actualité égrène sans fin les violences liées à cette concentration énorme de populations dénuées de toutes ressources, les conditions effroyables de séjour au sein du gigantesque habitat précaire qui s'est cristallisé en la dite jungle et les drames qui s'y déroulent, avec de fréquents décès, accidentels ou criminels.

Les réalisateurs ont ainsi posé leur caméra dans le périmètre et filmé des images dont l'esthétique tranche avec la représentation glauque et misérable que l'on peut s'en faire. L'idée est de redonner de la noblesse à ceux qui y sont piégés, une dignité humaine que les médias ont trop tendance à édulcorer. De telles images soignées pourraient toutefois desservir le propos, en relativisant la gravité de la situation, mais le film touche à un objectif artistique transcendant le témoignage brut d'un reportage et entreprend de donner une épine dorsale narrative à ses images en se réappropriant un poème, lu en voix off par un véritable réfugié (prénommé Noah, comme on l'ap-

prend grâce à un carton du générique de fin). En anglais, ce texte pénétrant apparaît puissant et lyrique, évoquant tous les migrants du monde et à toutes les époques. Il résume le ressenti universel de ces êtres déracinés et balayés par des phénomènes les dépassant, se heurtant à l'hostilité, s'inquiétant de lendemains incertains et cultivant pourtant contre vents et marées l'espoir d'un avenir meilleur. La voix est posée et la structure du poème touche profondément, s'appuyant sur une démarche d'adresse d'un homme à celle qu'il aime :



« My Dear » revient régulièrement, comme un déchirant leitmotiv et la répétition de certaines bribes de phrases font émerger, peu à peu, une mélodie aussi hypnotique que bouleversante.

La puissance supplémentaire du rendu de l'association des mots et des images réside aussi dans le fait que ce poème, signé W. H. Auden, poète anglais, a été composé non pas récemment, en lien avec le sujet évoqué, mais en 1939, il y a plus de soixante-quinze ans et au moment où l'Europe plongeait dans la tragédie de la Seconde Guerre mondiale, avec ses cohortes de réfugiés fuyant le régime nazi. C'est d'ailleurs un indice important du poème que cette référence à Adolf Hitler et aux Juifs



allemands, qui met la puce à l'oreille et peut laisser deviner que les lignes entendues ne datent pas d'hier... Les époques s'entrechoquent et des rimes apparaissent entre des situations dramatiques de nature cependant très différentes. Il faut faire la part des choses entre la persécution des Juifs par le Troisième Reich et les raisons qui amènent les migrants de 2016 à Calais, depuis la pointe de l'Afrique, le Kurdistan irakien ou la Syrie en guerre (quoique fuir l'État islamique, exemple de totalitarisme moderne intolérant et sanglant, offre un certain miroir avec l'époque d'inspiration du texte).

Aujourd'hui, le « blues » du réfugié, pour paraphraser le titre du film, recoupe une permanente inquiétude et une profonde fatigue, sur fond de solitude et d'indifférence, sinon d'hostilité des populations des pays traversés. La présence policière hante d'ailleurs le film, avec ces boucliers de plexiglas des CRS chargeant les manifestants et ces barrières cernant les environs, avec leurs rouleaux de fil de fer barbelé... Les pas sur la plage se perdent dans le sable, alors que la terre promise

espérée est visible en face, de l'autre côté du « channel »... Et les poids lourds alignés offrent la tentation de l'impossible, avec peut-être la mort au long de la route. Terrible dilemme...

De nationalité allemande, Stephan Bookas s'est installé à Londres, où il travaille comme directeur de la photographie et comme réalisateur. Il a notamment signé *Libertaria* en 2011 et, sur la question ukrainienne, *Nation in Fire* en 2014.

Le Britannique Tristan Daws a travaillé au théâtre comme metteur en scène à Londres et à Vienne, avant de suivre la prestigieuse National Film and Television School. Il a réalisé plusieurs films courts, dont *The Day We Danced on the Moon* (2011) et *The Fairy Tale of the Three Bears* (2014).

Tous deux ont coréalisé *Refugee Blues*, présenté en 2016 au festival de Berlin, dans la section « Génération ».

PISTES PÉDAGOGIQUES

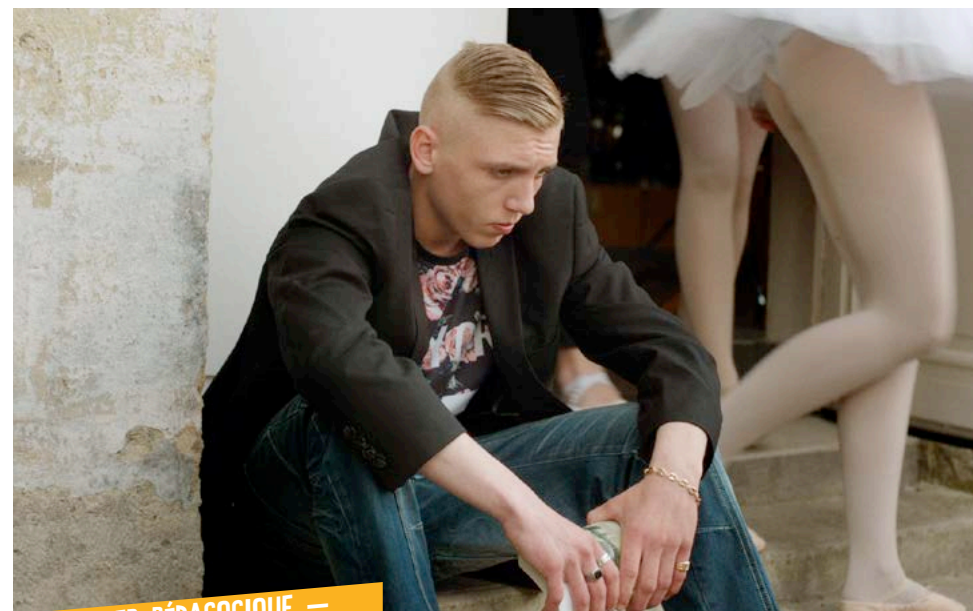
- Organiser au sein de la classe des ateliers de théâtre mettant en scène un personnage central et un autre, plus secondaire, lui donnant la réplique. Faire réagir l'assistance sur chaque prestation, comme dans le cadre d'une audition.
- Présenter l'œuvre de William Shakespeare qui se trouve au cœur du film, La tempête, et ses personnages principaux : Ferdinand, Miranda, mais aussi Prospero, Ariel, Caliban, etc.
- Chercher d'autres représentations d'une « jeunesse à problèmes » au cinéma et étudier la façon dont ce court métrage se joue des clichés qui y sont liés.
- Tony a l'impression d'avoir été trahi par son ami Steven. Qui a déjà ressenti ce sentiment et pour quelles raisons ? Proposer une possible rédaction sur le sujet...
- Consulter et télécharger le scénario du film depuis la « scénarothèque » du site du CNC : <http://cnc.fr/web/fr/scenaritheque-court-metrage-fiction/-/resources/8119678;jsessionid=07F93A66A12EB587FC-78D015F1970E88.liferay>

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

RÉPLIQUE

FRANCE, BELGIQUE / 18'40
d'Antoine Giorgini

Aujourd'hui, Tony passe une audition au conservatoire d'art dramatique. Mais son meilleur ami Steven, censé lui donner la réplique, n'est pas là. Après avoir échoué à lui trouver un remplaçant, Tony quitte les lieux, déterminé à ne plus jamais adresser la parole au traître.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Récompensé à trois reprises au festival de Clermont-Ferrand en 2016, *Réplique* n'est pas sans évoquer *L'esquive* d'Abdellatif Kéchiche dans son choix d'entremêler l'élément du théâtre classique et un contexte narratif lié à des héros issus de classes populaires, s'exprimant avec un accent identifiable et entretenant des rapports compliqués, c'est parfois un euphémisme, avec les institutions – la police en particulier.

L'écriture joue d'un contraste immédiat et conséquent entre le personnage mis en scène, Tony, dont la dégaine, les vêtements et la coupe de cheveux évoque le « lascar » de cité, sans doute fainéant et un peu roublard, qui cherche au début du film son pote Steven pour préparer un nouveau coup pas très net. Mais très vite, on découvre qu'il est question de réplique à donner pour une audition et nos repères se brouillent : certes, on apprendra bientôt que Tony a eu maille à partir avec la justice et se trouve en sursis, mais il s'est réellement engagé dans un processus artistique de devenir acteur et de présenter devant un examinateur un extrait de *La tempête* de Shakespeare. Ce retournement des préjugés s'accompagne d'une véritable empathie envers le personnage, dont on sent qu'il a vraiment envie de s'en sortir, même si le naturel reprendra vite le dessus en ce qui le concerne. Agacé par le retard de Steven, Tony finit par se montrer rude envers Lucie, une jeune fille avec qui il avait engagé la conversation et qui prépare également l'audition, mais qui refuse de remplacer l'absent pour une raison plausible et qu'elle lui expose calmement. Un peu plus tard, lorsqu'il a besoin de tenter de rappeler Steven, Tony emprunte de force un téléphone mobile à un adolescent peu ravi de le prêter ! Mais Tony rend l'appareil sans problème après utilisation et l'on sent qu'il ne cherche pas

les ennuis, seulement à passer son casting en toute sérénité.

L'astucieuse fluidité de l'intrigue fait s'entrecroiser les différentes trajectoires dans le parc et les alentours de l'opulent bâtiment où se déroulent les auditions, dont la connotation architecturale tranche évidemment avec le cadre suburbain de la première séquence. Il y a d'abord la trajectoire de Tony, bien sûr, point nodal du récit, mais dans le même temps celle de Steven qui entend le rejoindre et se voit confronté à



de multiples embûches, la police le prenant en chasse. La scène où il est localisé par un agent est d'ailleurs pleine de brio : l'homme l'appelle depuis le téléphone emprunté et se rend compte qu'il l'a en ligne de mire visuellement alors que le garçon est passé derrière lui en profondeur de champ, silhouette floue et encore anonyme...

La raison de l'arrivée des forces de l'ordre est révélée à la fois grâce au procédé du montage parallèle et selon un art de l'ellipse : Tony a eu quelques démêlés avec le frère aîné du garçon au téléphone et on s'aperçoit plus tard qu'il y a même eu bagarre, Tony portant un hématome au front et la conversation indiquant que l'autre belligérant a été sérieusement amoché. C'est donc avec un enchaînement



très « coulant » des rebondissements que le duo reconstitué Tony/Steven se retrouve devant un jury d'une autre forme et avec des enjeux modifiés : non pas un metteur en scène, mais un fonctionnaire de police incrédule devant leurs justifications théâtrales, très loin de ses préoccupations ! La mise en scène en champs/contrechamps est efficace pour laisser émerger la véritable vocation de Tony : la petite « racaille » présumée se laisse convaincre par son sparring-partner de prouver la véracité de ses dires en jouant la scène prévue dans un tout autre contexte et devant un observateur imprévu. La caméra se stabilise alors et le postulant comédien se livre à ses tirades avec une conviction croissante. Le policier en sera bouche bée, reconnaissant la sincérité de celui qui été interpellé et qui sera libéré sur le champ en compagnie de son complice de répétition... La drôlerie de la situation, qui fait éclater de rire les deux garçons a posteriori dans le bus qui les ramène vers leur quartier, est pourtant suspendu au moment où Tony démontre

ses facultés de comédien, faisant même naître une certaine émotion. Un acteur est né...

Après avoir étudié à l'INRACI, en Belgique, où il a commencé à réaliser, Antoine Giorgini, originaire de la région Nord-Pas-de-Calais, a aussi travaillé comme scénariste sur plusieurs projets avant de réaliser *Les brigands* en 2012 et *Réplique* en 2015. Tourné à Tours, le film lui a été inspiré par son expérience dans des centres sociaux du Nord de la France et sera sélectionné et primé l'année suivante à Clermont-Ferrand et à Bruxelles.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Que savent les enfants de la jeunesse de leurs grands-parents (ou de leurs arrière-grands-parents) ? Les inviter à les interroger et à en faire des comptes rendus individuels à dévoiler à la classe pour mieux illustrer les points communs et les différences de ces destins.
- Resituer l'Indochine française dans la géographie et l'histoire : à quels pays actuels correspond-elle ? Que fut la guerre d'Indochine et comment s'acheva-t-elle ?
- Effectuer des recherches sur les différents camps mis en place en France à différents moments de l'histoire du XXe siècle, pour les réfugiés d'Indochine, comme dans le film, mais aussi auparavant pour les Républicains espagnols. Comparer avec la situation actuelle des centres de rétention administrative concentrant les migrants, la Jungle de Calais, etc.
- Découvrir la technique de la rotoscopie en se reportant à la fiche pédagogique que lui a consacrée l'Université populaire des images : <http://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques/initiation-au-cinema-d-animation/seance-8-la-rotoscopie>
- Chercher des exemples, dans le rap contemporain, de mélanges de sonorités actuelles et d'apports de musiques traditionnelles.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

SOUS TES DOIGTS

FRANCE / 12'

de Marie-Christine Courtès

Le jour de la crémation de sa grand-mère, Émilie, une jeune métisse asiatique, se plonge dans les souvenirs de la vieille femme. Elle découvre l'Indochine de Hoa, sa rencontre amoureuse avec Jacques (un colon français), la naissance de Linh (sa mère) et le départ tragique vers la France en 1956.

Conception graphique : M. Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Produit par la société rennaise Vivement Lundi !, *Sous tes doigts* s'impose comme l'une des plus éclatantes réussites de la production d'animation française récente, qui impressionne d'abord par sa facture esthétique impeccable (une animation digitale 2D à la palette chromatique harmonieuse quoique réduite, insistant sur les gris, les marrons et les sépia). Dans le même temps, le film surprend par son inspiration même, qui ressuscite les oubliés de la guerre d'Indochine, un événement historique très mal connu en soi des jeunes générations.

La grande Histoire plane ici sur celle, plus intime, d'une famille que l'on découvre alors qu'une grand-mère vient de mourir et que sa petite-fille lui rend une dernière visite au crématorium. Émilie est eurasienne, mais elle a grandi en France, où elle est née, sans jamais se préoccuper de son histoire familiale. Elle s'en défie même, balançant furieusement une symbolique paire d'escarpins rouges de sa grand-mère, dont on mesurera la valeur toute spéciale un peu plus tard dans le film. Rebelle, Émilie est en colère, et sans doute en délicatesse avec sa mère Linh, à qui elle ne rend pas son baiser.

Pourtant, cette perte la marque profondément, presque malgré elle, et lui offre brutalement l'occasion de remonter vers ses racines, de se réconcilier avec un passé ignoré. Elle découvre – et le spectateur dans le même temps – la terre d'origine de son aïeule, cette Indochine coloniale qui fut le théâtre d'importants bouleversements dans l'existence de celle-ci. La grâce de la mise en scène fait se succéder les deux époques en un fondu enchaîné sur la photo d'Hoà jeune. En Asie, la jeune fille travaillait

dans la rue, affairée à une petite échoppe ambulante, en fait un simple brasero posé sur la chaussée. Elle avait fait là une rencontre décisive, celle d'un Français élégant la défendant contre la brutalité de compatriotes en treillis, manière de rappeler aussi la réalité politique d'un pays occupé durant de longues décennies avant d'accéder à l'indépendance, à l'issue d'un conflit armé conduisant à l'exil nombre



de déracinés. La grand-mère d'Émilie fut de ceux-là, séduite et abandonnée par le colon distingué, Jacques, même en étant tombée enceinte de lui après qu'il ait sorti le grand jeu pour l'impressionner (les fameuses chaussures rouges en cadeau, une escapade nocturne romantique sur la baie d'Hanoi, du champagne et une danse).

S'en était alors suivi le chemin de croix de l'exil, avec son cortège de vexations et un internement de plusieurs années, en métropole, à la lugubre « cité d'accueil » de Sainte-Livrade, dans le Sud-Ouest. Le film étant du reste dédié aux « femmes silencieuses » qui ont enduré ce déracinement et cette détention, sa réussite majeure est d'avoir su parfaitement faire s'entrechoquer les époques et dialoguer les généra-



tions. Émilie est comme enveloppée des vapeurs de l'histoire, la grande et celle, personnelle, des circonstances de la venue au monde de sa mère (qui, comme elle, porte le grain de beauté de Jacques sur la lèvre supérieure).

Et la dernière séquence de *Sous tes doigts* s'impose comme un maelström d'émotion et de fureur à la fois, où les arabesques du hip-hop que pratique Émilie répondent à une gestuelle traditionnelle des cultures extrême-orientales. C'est une véritable splendeur, tant graphique qu'émotionnelle, qui a été obtenue grâce à un procédé de rotoscopie s'appuyant sur des prises de vues réelles de danseuses. Le moment est capital pour Émilie, qui semble s'approprier l'héritage familial, si chargé fût-il. On pense à la psycho-généalogie et sa théorie du poids inconscient de ce qu'ont pu vivre nos ancêtres sur nos propres existences. Et l'adolescente dégage, enfin, sa chevelure d'ébène, ce legs physique qu'elle dissimulait jusque là sous son bonnet.

La force de cet héritage, à la fois individuel et collectif, tient au choix de raconter l'histoire sans le moindre recours à la parole.

Tout est cependant intelligible, comme lorsque Jacques se détourne de la jeune autochtone qu'il a déshonorée : il tourne la tête en la voyant, alors que son ventre est rond. Pas la peine d'en dire ou d'en montrer davantage, ce qui se joue alors est d'une limpidité absolue...

Marie-Christine Courtès a fait des études de Lettres modernes à Toulouse et d'Histoire à Paris-I, avant de sortir diplômée du Centre de Formation des Journalistes en 1993. Journaliste reporter d'images, elle a signé des reportages pour des émissions telles que *Des racines et des ailes* ou *Envoyé spécial*. Elle a été correspondante au Cambodge pour l'agence Worldwide Television News et a réalisé plusieurs films documentaires, dont *Le camp des oubliés* (coréalisé avec My Linh Nguyen, 2004) et *Mille jours à Saigon* (2004). Son premier film d'animation, *Sous tes doigts*, rencontre un considérable succès, avec de très nombreuses sélections et récompenses à travers les festivals en France et dans le monde entier (Vienne, Lisbonne, New York, etc.). Une nomination au César du court métrage d'animation couronne ce faste parcours en 2016.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Le langage de Fabio et Dimitri est familier des jeunes spectateurs, se différenciant de la langue française officielle et lorgnant du côté de l'argot : quelles expressions employées dans le film le sont aussi par les élèves ou leur semblent au contraire démodées ? Lesquelles leur apparaissent grossières ?
- Montrer des extraits d'autres films se déroulant dans une cité, un sous-genre important au sein de la production française depuis *La haine* de Mathieu Kassovitz en 1995 jusqu'au récent *Chouf* de Karim Dridi. Quels sont les codes de ces représentations des quartiers dits difficiles ?
- Imaginer des situations où un smartphone et ses possibilités de faire des vidéos peuvent rendre un service inattendu...
- Faire des recherches sur des initiatives d'aménagements urbains consistant à réintégrer des éléments végétaux dans la géographie des cités, à la manière du toit végétalisé du film.
- Visionner sur le site d'Arte une courte interview de Loïc Espuche sur son film : <http://cinema.arte.tv/fr/article/tombes-du-nid-explications>

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
 — Association Côte Ouest —
 16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
 02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



TOMBÉS DU NID

FRANCE / 4'30
 de Loïc Espuche

Fabio et Dimitri se rendent à la Chicha pour que Dimitri puisse peut-être enfin aborder Linda. Sur leur chemin, ils rencontrent une cane et ses canetons.

Film d'école réalisé dans le cadre de La Poudrière, *Tombés du nid* témoigne, à travers ses beaux aplats de couleurs mates, du goût du dessin animé traditionnellement à l'honneur dans cet établissement originellement lié à Folimage, tout en explorant un territoire assez peu représenté d'ordinaire en France, celui de l'animation pour les publics adolescents.

Ses deux protagonistes ont d'ailleurs un âge similaire et leur langage, aussi fourni que fleuri, tente de rejoindre la manière courante de s'exprimer des lycéens d'aujourd'hui. Toutefois, étant donnée la rapidité d'évolution de ce langage adolescent, on pourra trouver le dialogue parfois déjà dépassé et compilant plutôt plusieurs vagues d'expressions utilisées successivement par les jeunes gens de la présumée « génération Z », née à partir du milieu des années 1990.

Fabio et Dimitri sont de ceux-là, sans doute âgés de seize ou dix-sept ans, en route pour un bar à chicha et devisant en marchant. Dimitri pense à Linda, une fille du quartier « tellement fraîche », et il est bien décidé à lui faire comprendre son intérêt, sans trop savoir toutefois comment s'y prendre... S'arrêtant sur le toit végétalisé d'un immeuble, ils y font la rencontre inattendue d'une cane et de ses quatre petits, ce qui perturbe momentanément leurs plans. Il s'avère que ce détail vient d'un moment réellement vécu par le réalisateur et l'un de ses amis, qui tentèrent de faire fuir l'animal d'un toit brûlant de chaleur où il se trouvait ! Ce point de départ a été étoffé et le scénario amène Dimitri à suggérer à son ami d'attendrir l'élue de son cœur avec une vidéo des petits canards, si craquants (car « les meufs kiffent trop les animaux »...) !

Le contraste est ainsi saisissant entre les deux petites « caille-ras présumés, caractérisés par leurs coupes de cheveux grossières, leur langage brut de décoffrage et ses gros mots à la chaîne, mais aussi par une fragilité insoupçonnée qui s'ouvre devant les oisillons lorsqu'ils sont laissés sur place par leur mère effrayée... L'image se situe à rebours des clichés et des préjugés répandus sur les « jeunes



de banlieue » tels que la télévision, et même parfois le cinéma les représentent habituellement. Ces garçons font les durs, sur-jouent volontiers – et bruyamment – leur personnage, mais laissent entrevoir des failles et peuvent se montrer doux comme des agneaux, ou plutôt « faire leur canard », puisqu'une telle expression existe pour traduire un comportement tendre ! Le jeu des acteurs choisis pour assurer le doublage en voix off des personnages, Théo Costa-Marini et Noé Mercier, apporte un écho parfait à cette dualité dans les attitudes, les manières d'être et de se mettre en scène.

Fabio, qui est pourtant volontiers chambreur au départ, aura été le premier à s'inquiéter pour les oisillons. Ce sentiment,



insolite pour de tels lascars, émerge en outre à travers le motif de la séparation maternelle : Fabio semble en avoir souffert lui-même et s'en ouvre vivement à son ami lorsqu'il voit les canetons séparés de leur génitrice, avec le risque potentiel qu'elle ne les reconnaisse plus si jamais une autre odeur s'interpose entre eux ! D'où la nécessité de les attraper avec un linge, ou plutôt un T-shirt (plus précisément un maillot de football estampillé du numéro 7 de l'équipe du Portugal, donc celui de Cristiano Ronaldo, pour Fabio, sans doute d'origine lusitanienne lui-même).

L'humour permet ainsi d'aborder un motif grave et reste constamment convoqué, jusque dans le moyen choisi pour attirer les canetons éparpillés parmi les hautes herbes, à savoir l'enregistrement des caquètements sur le smartphone pour servir d'appau, ce qui est d'ailleurs plutôt astucieux !

Alors, puisque, selon Dimitri filmé par Fabio, « franchement, la famille, c'est sacré », celle des canards se voit au final réunie, nageant paisiblement sur le lac voisin, au milieu des barres de la cité. Et les

deux amis de reprendre enfin leur chemin, comme libérés d'un poids et « en mode beau gosse », vers le bar à chicha et vers Linda...

Né en 1989, Loïc Espuche a obtenu un BTS communication visuelle au Lycée La Martinière-Diderot de Lyon avant d'entrer à l'École des métiers du cinéma d'animation (EMCA) d'Angoulême, où il a coréalisé *Le zizi à Suzy* et *Je repasserai dans la semaine*. Il a achevé sa formation à la Poudrière, à Valence. C'est là qu'il a réalisé *Les chocolats*, puis son film de fin d'études, *Tombés du nid*. Le film a participé à de nombreux festivals, parmi lesquels Clermont-Ferrand, Stuttgart, Meknès, Oberhausen, Lille et le festival Premiers plans, à Angers, où il a reçu le Prix du public pour les films d'écoles.

Loïc Espuche a réalisé en 2016 l'un des films de la collection Apollinaire, 13 films-poèmes sortie en salles en septembre : *Mutation*.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Proposer un « match » de cuisine entre deux groupes d'élèves en s'appuyant sur une recette assez simple à réaliser. Constituer un jury composé d'autres élèves pour départager les participants.
- Interroger les enfants sur les clichés récurrents sur les bandes de jeunes issus des quartiers dits difficiles. Comment le film les combat-il ? Quel message entend-il faire passer ?
- Montrer comment le western a immortalisé la figure cinématographique du duel : les gros plans successifs sur les adversaires, les inserts sur leurs armes, les regards, etc.
- Trouver d'autres domaines d'affrontements pacifiques, comme les « battles » de rap ou de slam – une forme de concours d'éloquence, en somme...
- Lire des témoignages parus dans la presse de jeunes gens radicalisés et tentés par l'action violente, puis s'étant repenti et ayant témoigné de cette dangereuse expérience.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

WAR
ROYAUME-UNI / 5'
de Nilesch Bell-Gorsia

War raconte l'histoire de Darryl, un jeune adolescent à la double nationalité, qui vit dans des logements sociaux et rêve de s'échapper de ce monde.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le titre du film est sans équivoque, comme l'album éponyme de U2 ou la chanson protestataire anti-guerre du Vietnam d'Edwin Starr, popularisée ensuite par Bruce Springsteen. Il annonce sans détour la couleur : il sera question de violence implacable, d'un conflit dans toutes ses dimensions, et sans doute sa dureté et son horreur. C'est du moins ce que l'on peut penser au tout début du film lorsque des sons indéfinis retentissent sur un écran noir et que le titre s'affiche : « War »...

Le premier plan provoque d'ailleurs d'emblée une inquiétude : des mains sortent une sacoche cachée sous un matelas et dévoilent son contenu : des couteaux, un cutter et un hachoir imposant. Le film a été réalisé en 2015, mais il a anticipé le contexte politique marquant l'Europe occidentale sur l'année suivante, à savoir la terrifiante vague d'attentats terroristes, perpétrés notamment à l'arme blanche. L'esprit ainsi conditionné est immédiatement conduit sur cette piste thématique et le plan suivant, montrant un jeune homme, qui porte un foulard lui camouflant le bas du visage, renforce cette impression. Ce garçon a l'air aussi résolu qu'agité, potentiellement inquiétant et à la veille d'agir de façon imminente. D'ailleurs, l'homme enfourne dans un sac son attirail et semble partir vers son sombre dessein. Et le plan le montrant sortir de chez lui suffit à jouer sur l'inconscient du spectateur pour le laisser imaginer le contexte en hors champ : la femme aux traits déjà fatigués, assise dans son fauteuil devant son écran de télévision, est sans doute la mère – démissionnaire – du jeune homme, avec qui la communication est rompue (elle ne le regarde pas, il ne lui dit pas un mot en partant). Un intérieur de milieu modeste, une croix au mur : le tableau s'affine et on imagine le jeune métis en rupture avec la

société, sans doute converti, évidemment radicalisé. La jeune fille qu'il rejoint en sortant, qui joue avec un chalumeau, est sans nul doute sa complice vers ce qui se trame...

Toujours sans recours au dialogue, l'irruption d'autres protagonistes, le visage également masqué pour la plupart, modifie notre regard : ne serait-ce pas plutôt un affrontement de bandes rivales qui se profile ? Un effet de suspense montre les belligérants supposés avancer vers



leur rendez-vous en les suivant dans leur marche en plusieurs mouvements de travelling. Les armes sont sorties des sacs, une bouteille de gaz manipulée : le choc est imminent...

La tension est montée en très peu de temps et en quelques plans seulement, le film n'étant commencé que depuis moins de deux minutes. C'est alors que sa réalité apparaît : l'affrontement qui commence est une « battle » de... cuisine ! La mise en scène joue alors avec les matières et couleurs de la thématique présumée : les chairs tranchées sont celles de côtelettes à débiter, le feu est celui d'une poêle flamboyante et le rouge sang qui se répand n'est que celui des grenades que des mains s'emploient à déshiqueter... La guerre qui



se déploie sur le toit d'un immeuble s'avère bien pacifique, l'enjeu étant de savoir celui qui aura réussi la plus belle assiette selon l'appréciation d'un juge-arbitre qui échappe à son tour à l'idée qu'on peut se faire de l'image traditionnelle d'un chef, puisque ce patron-là est noir, bagué à chaque doigt et natté façon rasta ! Le réalisateur nous suggère à nouveau de ne pas se fier aux idées reçues : les apparences sont le plus souvent trompeuses...

Comme il faut un perdant à un affrontement, le héros, Darryl, est devancé par son rival. Il accepte sa défaite, ravalant sa déception, et rentre sans un mot chez lui. Là, il accepte finalement de donner un coup de main à sa mère affairée en cuisine, comme le signe d'une communication rétablie en regard de la froideur de

leur relation lors de leur première scène commune. À la guerre succède la paix, l'art culinaire servant dans cette proposition fictionnelle de possible canalisation d'une violence régnant dans les quartiers déshérités des grandes villes occidentales en général. Et les jeunes populations issues de divers foyers d'immigration qui y vivent sont capables, loin de tous les clichés, de s'y adonner avec conviction et avec talent.

Diplômé de la London Metropolitan University, le Britannique Nileshe Bell-Gorsia est né en 1985. Il a réalisé quatre courts métrages : *Dissolution* (2006), *If Not Now, When ?* (co-réalisé avec Akash Lockmun, 2009), *Home Sweet Home* (2010) et *War*, coproduit par la Northern Film School de Leeds en 2014. Il a aussi travaillé comme scénariste, producteur et monteur.